

Etes-vous orwellien ?

Kévin Boucaud-Victoire publie un livre salutaire sur Orwell, qui interroge l'audience de l'auteur de *1984* aujourd'hui.

Propos recueillis par Bertrand Rothé

L'Express *George Orwell, écrivain des gens ordinaires** est à la fois une biographie et une explication de texte politique. Qui est orwellien en 2018 ?

Kévin Boucaud-Victoire. Jean-Claude Michéa et Jean-Jacques Rosat, malgré leurs divergences. Le premier s'est fait connaître en 1995 avec *Orwell, anarchiste tory*, publié chez Climats. Et huit ans plus tard, avec *Orwell éducateur*, chez le même éditeur. Il est l'un de ceux grâce à qui le George Orwell politique et socialiste est réellement connu en France. Il a popularisé pour le décrire le terme d'« anarchiste conservateur », repris au sinologue Simon Leys, un des principaux biographes de l'écrivain. Michéa, qui s'est défini l'an dernier comme « simple passeur », explique que le tempérament de l'Anglais combine le « sentiment légitime qu'il existe, dans l'héritage plurimillénaire des sociétés humaines, un certain nombre d'acquis essentiels à préserver », avec « un sens aigu de l'autonomie individuelle (ou collective) et avec une méfiance a priori envers toutes les relations de pouvoir (à commencer, si possible, par celles que l'on serait tenté d'exercer soi-même). » Il prend néanmoins soin de distinguer son tempérament de sa pensée politique construite, qui est socialiste. Comme lui, sa pensée associe une critique radicale du capitalisme et du progrès, une défense presque libertaire de la démocratie et une attention particulière aux « gens ordinaires ».

Et que pense votre second philosophe ?

K. B.-V. Maître de conférences au Collège de France et directeur de collection chez Agone, Jean-Jacques Rosat n'a pas exactement la même vision, mais n'en est pas moins orwellien. En effet, comme Orwell, il défend un socialisme démocratique et critique du progrès. Mais, contrairement à Michéa, il estime que le définir comme un anarchiste conservateur a deux consé-

quences néfastes : 1) cela le condamne « à être un penseur irrémédiablement incohérent, qui cache derrière une façade socialiste une attitude politique profondément différente » ; 2) « si Orwell est fondamentalement un conservateur, en tant qu'homme et penseur, alors la gauche et l'extrême gauche ont eu raison d'avoir de forts soupçons à son égard dans le passé ». La réalité est que Michéa et Rosat ont chacun raison, mais ne parlent pas de la même chose, car, pour Michéa, Orwell est un socialiste et il évoque plus sa sensibilité littéraire en parlant d'« anarchisme conservateur » que ses positions politiques.

A l'échelle internationale, qui s'inspire d'Orwell ?

K. B.-V. Je citerais le linguiste libertaire américain Noam Chomsky. Lui et l'Anglais se rejoignent dans leur défense obstinée de la démocratie, de la liberté d'expression, d'un socialisme authentique, populaire et antithétique et dans leur parti pris anti-autoritaire. Chomsky n'a d'ailleurs jamais caché être un lecteur d'Orwell. Je parlerais aussi d'un autre Américain, le journaliste Thomas Frank. Sa critique d'une gauche embourgeoisée, enfermée dans son moralisme au détriment des questions sociales, rappelle les reproches d'Orwell à son propre camp.

La notion de décence commune est très importante. Qu'est-ce aujourd'hui ?

K. B.-V. Déjà, rappelons ce qu'elle est et ce qu'elle n'est pas. Ce n'est pas un concept qui fait des classes populaires des classes intrinsèquement conser-

vatrices ou rétrogrades ; ou des opprimés des êtres naturellement bons, ce qu'Orwell nie. Cette notion traverse toute son œuvre, mais qu'il ne prend jamais la peine d'expliquer. La notion est surtout théorisée dans *De la décence ordinaire*, du philosophe Bruce Bégot, et dans les livres de Jean-Claude Michéa.



M. CHAUMEL/DIVERGENCE

Kévin Boucaud-Victoire « Rosat, Michéa, Chomsky et Frank se sont inspirés de l'auteur anglais. »



LE BILLET D'ALEXIS LACROIX

L'Europe, non négociable

L'Italie a choisi les deux formations les plus problématiques de son paysage politique, le Mouvement 5 étoiles (Cinque Stelle) et la Ligue (Lega). Elles gouverneront la Péninsule dans un mélange instable d'antiparlementarisme et de rejet de l'étranger et, surtout, des *migranti*. « Que faire ? » demandait, en de tout autres circonstances, Lénine, l'artisan de la révolution d'Octobre... Se lamenter sur l'extinction des Lumières ? Il y a en fait urgence à reprendre la bataille culturelle. L'unité italienne, au XIX^e siècle, a été le fer de lance de principes aujourd'hui menacés, comme l'universalisme, ainsi que le rappelle Elena Musiani (1). Cette dernière éclaire l'affinité de Garibaldi et de Mazzini avec l'humanisme républicain de Michelet, de Hugo, de Lamartine. La France porte, en raison de son histoire, une responsabilité particulière. A l'égard de l'Italie. De l'Europe. Et du Royaume-Uni, à quelques mois du Brexit. Il faut se réjouir qu'un intellectuel écouté, Bernard-Henri Lévy, soit monté sur les planches pour dire à nos amis d'outre-Manche : « *Stay with us!* » (2). On doit se féliciter que, au célèbre Cadogan Hall, à Londres, l'auteur de *La Barbarie à visage humain* ait enjoint les « Anglais », comme il les appelle avec une fougue inentamée, à se remémorer l'essentiel – c'est-à-dire leur ancrage dans une Europe qu'ils s'apprentent à quitter politiquement. Combat d'arrière-garde ? Tout l'inverse ! Lévy a porté haut une anglophilie transmise par ses parents et qu'il cristallise en quelques admirations – Churchill, les pilotes de la RAF, Disraeli... Devant lui, la foule attentive de ses spectateurs faisait un pied de nez aux *brexiters* et protestait de son européanité. Non négociable.

(1) Faire une nation. Les Italiens et l'unité (XIX^e-XXI^e siècle), par Elena Musiani. *Folio histoire*.

(2) Last Exit before Brexit, le 4 juin, au Cadogan Hall.

Pour Bégout, elle est « la faculté instinctive de percevoir le bien et le mal » et correspond à « un sentiment spontané de bonté qui est à la fois la capacité affective de ressentir dans sa chair le juste et l'injuste ». En fait, c'est juste un ensemble de comportements qui se développent au contact des autres. La *common decency* provient de la pratique ordinaire de l'entraide, de la confiance mutuelle, des liens sociaux minimaux, mais fondamentaux, et de la banalité de la vie. Michéa, lui, la rattache aux travaux de Marcel Mauss et de ses successeurs de *La Revue du Mauss*. Il la définit alors comme la « réappropriation moderne de l'esprit du don, sous la forme de règles intériorisées par la "conscience morale" individuelle ». Rappelons que l'anthropologue voit dans le don-contredon et dans le triptyque donner-recevoir-rendre le fondement de toute vie en communauté. Pour Michéa, la *common decency* est un « sens commun qui nous avertit qu'il y a des choses qui ne se font pas ».

🗉 Oppose-t-elle une échelle de valeurs alternative ?

K. B.-V. Oui, car elle peut finalement se trouver dans chaque geste qui échappe à la logique *homo oeconomicus*, c'est-à-dire celle de l'égoïsme et du calcul froid et rationnel. Quand on prête un marteau à son voisin, au lieu de le lui louer – il existe des plateformes « collaboratives » pour cela –, on entre dans le champ de la *common decency*. De même, quand on prête de l'argent à son frère ou son meilleur ami, en sachant qu'il n'aura pas les moyens de nous rembourser ; mais aussi et surtout lorsqu'on s'abstient d'humilier l'autre ou de le berner alors que rien ne nous l'interdit. De manière plus politique, nous pouvons voir de la *common decency* dans les mobilisations et les manifestations. C'est-à-dire dès que des gens ne se battent pas juste pour leur propre intérêt – souvent des commentateurs étonnés relèvent que tel ou tel secteur non concerné manifeste quand même ou soutient le mouvement –, mais pour une idée de la société ou de ce que devrait être le service public. Un cran au-dessus, les zadistes, quelles que soient par ailleurs les critiques à leur égard, représentent l'aboutissement de cette logique : ils se battent souvent contre un grand projet qu'ils jugent inutile, même s'il ne les touche pas directement. Au-delà, à Notre-Dame-des-Landes, on luttait « contre l'aéroport et son monde ». Si on ne prend pas cela en compte, on ne comprend rien de ce qui se passe. Enfin, les zadistes essaient de recréer des modes de vie plus communautaires, donc, consciemment ou pas, inspirés du don-contredon.

* George Orwell, écrivain des gens ordinaires, par Kévin Boucaud-Victoire, éd. *Vraiment alternatifs*.